

[Tapez ici]

EGLISE DE ST BALDOPH

Présentation descriptive et Historiographique

- § -

Par Jean-Claude Gotteland

Baldoph, un saint méconnu

L'Église est placée sous le vocable de Saint Baldoph qui a donné, par la suite, son nom à la commune.

Que savons-nous de ce personnage ? Il aurait vécu au IV^e siècle. Son histoire est décrite dans un bref texte en latin, à la première page du livre des âmes, à la date du 19 août dans le Bréviaire Lyonnais. L'orthographe de son nom a été altéré au cours des âges : on le retrouve en effet en **Badulphus ou Badulphe**.

Baldoph, en chrétien fervent aurait recueilli les restes des premiers martyrs chrétiens de Lyon. Pour conserver et les vénérer, il aurait bâti un petit sanctuaire qui fut alors fréquenté par de « nombreux disciples qui s'étaient attachés à lui, venus ici, attirés par la renommée de sa propre vertu ». D'après la tradition, ce sanctuaire primitif, se trouvait à l'emplacement de **la basilique d'Ainay** entre Rhône et Saône, construite au XI^e siècle par les moines de St-Benoît. C'est pourquoi Baldoph est considéré comme l'initiateur de ce saint lieu et, de ce fait, comme le fondateur et premier abbé d'Ainay.

Mais pourquoi et comment Baldoph est arrivé en Savoie ? Il reste une part de mystère.... Cependant, une explication plausible peut être avancée : on sait que dès le Haut Moyen-Age, le prieuré de Lémenc à Chambéry dépendait de l'abbaye d'Ainay. De là, il est permis de supposer que les religieux de Lémenc crurent bon d'honorer Baldoph en donnant son nom à cette église qui venait de s'édifier sur notre colline du Mollard. La première mention qui nous est parvenue, date de l'an 1191 dans une bulle du pape Clément III qui classe « l'Ecclesia parochialis Sancti Badulphi » sous la dépendance de l'Abbaye de St-Rambert en Bugey. On retrouve par ailleurs l'orthographe « Sancti Bardoli » d'où peut-être le nom patois de San Bardo.

Pour revenir sur le personnage historique, origine du nom de Baldoph, il convient de parler des recherches menées dans les années 1890 par le curé Anthelme Gerbelot qui desservait la paroisse à cette époque. Elles ont pris une direction bien différente d'Ainay et de Lyon. Elles s'orientaient vers la Lorraine où vivait au VII^e siècle un moine du nom de Bertulfe (ou Bertoul). Ce personnage quitta sa résidence de Luxeuil vers 625 pour se rendre au monastère de Bobbio en Ligurie ; après quelques années, il en devint le 3^e abbé. Il serait mort en 640 ; on l'a honoré du titre de saint et il est également fêté le 19 août !

Bien plus récent que Badulphus d'Ainay, ce Bertulfe de Bobbio apparaît vraiment trop éloigné, tant géographiquement qu'historiquement pour que l'on puisse établir une quelconque relation avec le vocable de notre église.

En effet, si on peut esquisser une liaison possible entre Ainay, Lémenc et notre village, cela devient beaucoup plus problématique et donc peu crédible avec Luxeuil en Lorraine ou Bobbio en Ligurie.

Un site remarquable

Située au nord de la commune, sur un promontoire, l'église domine le hameau du Mollard d'un côté, et le reste du village vers le sud. De là, la vue s'étend pratiquement sur toute la cluse de Chambéry à Montmélian.

A quand remonte l'histoire de ce lieu chrétien sur cet emplacement stratégique ? Sa construction s'est-elle faite sur les ruines d'un temple romain, ces édifices étant souvent bâtis sur des points hauts ?

Les éléments archéologiques nous manquent pour répondre à ces interrogations. La christianisation de la Savoie burgonde s'étant répandue peu à peu à partir du Ve siècle, on peut penser que, dès les siècles suivants, une église primitive ait pu être édifiée sur cette colline. Ce site serait alors le témoignage de plus d'un millénaire de présence chrétienne à Saint-Baldoph.

Le Prieuré

L'église de Saint-Baldoph semble donc être l'une des plus anciennes – voire la plus ancienne – de notre paroisse St-Anthelme du Granier.

En 1248, lors de l'éboulement du Mont-Granier, elle devait déjà exister depuis plusieurs siècles à ce même emplacement ; en effet, c'est ici que l'on transféra le prieuré Notre-Dame-du-Granier qui dépendait de l'abbaye de St-Rambert-en-Bugey et dont les bâtiments avaient été engloutis par la catastrophe. C'est ainsi que St-Baldoph devint pour quelques siècles le siège d'un petit prieuré avec ses droits et ses privilèges sur une juridiction qui comprenait Apremont, Montagnole et St-Pierre-de-Soucy. C'est probablement au cours du XIVe siècle que fut édifié le bâtiment prieural – notre actuel presbytère. En témoigne l'encadrement d'une grande baie à meneaux entre les deux fenêtres actuelles à l'étage de la façade sud. Cet élément architectural, typique de cette époque et caché sous le crépi, se révèle à notre vue quelques instants lorsque la façade sèche au soleil après avoir été mouillée par une averse. Il méritait d'être mis en valeur.

Les abords de l'église

Au premier regard, côté Nord, l'édifice nous apparaît comme un gros bloc, d'allure assez austère et sans ouvertures. Seuls les hauts contreforts en pierre de taille semblent donner un peu de relief à cet ensemble dénué de tout élément décoratif.

Pour arriver vers l'entrée de l'église, on traverse un espace qui était occupé jusqu'en 1865 par l'ancien cimetière communal. Le parvis est constitué d'une placette d'où arrive l'escalier en maçonnerie, construit en 1872 pour rejoindre la route en contrebas. C'est aussi, en cette année 1872 que, à l'initiative du curé **Anthelme Martin**, fut transportée et installée sur la montagne de la Coche, la croix de pierre très ancienne qui s'élevait au centre de cette placette. Sept paires de bœufs furent mis à la peine pour acheminer jusqu'à la crête de la Coche, les lourds éléments de pierre et tous les matériaux constituant le socle de ce calvaire.

Le clocher

Cette façade principale telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui a été profondément remaniée en 1890. En effet, jusqu'à cette date, un clocheton était incorporé dans sa partie droite, côté sud.

Ce clocheton, érigé en appui sur les deux murs d'angle de l'église a souvent été l'objet de soucis à travers les âges. Déjà en 1450, un procès-verbal d'une visite de l'évêque ordonne d'achever sa construction, puis en 1673, un nouveau rapport d'une visite pastorale demande d'y effectuer des réparations. Plus près de nous, en 1850, il subit les attaques de l'orage. Le curé Martin note que *« le dimanche 2 juin, après les vêpres, le tonnerre est tombé sur l'église...il a tronqué les angles sud et sud-ouest du clocher et a fait en outre, trois brèches assez considérables dont l'une au milieu de l'angle sud-est du clocher... »*.

En 1883, la foudre visite et ébranle à nouveau ce clocheton, si bien qu'en 1889, on décide de le démolir pour cause de vétusté.

D'après les plans de Monsieur Dénarié, architecte, est construit le clocher actuel d'une hauteur de 27 m environ, adossé à la façade sud de l'église. Deux portes sont aménagées à la base de la construction : une donnant dans l'église et une autre – murée dans les années 1990 – donnant directement sur l'extérieur servant d'accès pour le sonneur.

Une subvention est accordée à la commune pour ces travaux à condition que *« la restauration de la façade ne soit pas compliquée d'additions inutiles »*. On remarque que l'administration reste très soucieuse des finances communales. Elle demande cependant que le plancher du nouveau beffroi accessible après avoir grimpé 71 marches, soit mis au niveau du faitage de l'église *« car il faut que le son des cloches puisse s'entendre dans toutes les parties de la commune »*.

A cette époque, le clocher a aussi une fonction utilitaire civile. Il sert à donner l'alarme ou sonner le tocsin. Les curés doivent également satisfaire une croyance des villageois demandant, en cas d'orage, de faire tinter les cloches à toute volée pour éloigner les chutes de grêle et protéger les récoltes !

Deux cloches sont abritées dans le clocher. La plus ancienne, **Victoire-Marguerite** pèse 520 kg et donne un son en sol-dièse. Elle a été installée en 1895 mais son histoire est plus ancienne : on dit qu'avant l'invasion française de 1792, notre clocher possédait trois cloches, les deux plus grosses furent fondues pour les besoins des guerres révolutionnaires, tandis que la plus petite – l'ancêtre de Victoire-Marguerite – fut descendue puis cachée jusqu'à la fin de la tourmente.

Cette manœuvre lui causa de graves dommages. Elle a du subir une première refonte en 1816. Lors de l'édification du nouveau clocher, elle fut victime d'une deuxième chute puis fut définitivement cassée le 22 septembre 1892 pendant la sonnerie commémorative du centième anniversaire de l'annexion arbitraire de 1792. Cette cloche voulait manifestement rester savoyarde ! Il a donc fallu la remplacer.

Sa refonte confiée aux Etablissements Paccard d'Annecy a coûté 1280 Francs de l'époque. Sur sa robe d'airain, on peut lire : « *J'annonce la naissance – je pleure sur les trépassés – trois fois par jour j'invite les chrétiens à la prière – à ma voix puissante le peuple se rassemble pour louer Dieu* ». Suivent les noms du Maire François Genevois, des membres du son Conseil et du curé Anthelme Gerbelot. Le parrain est Edouard-Antoine LARACINE, conseiller à la Cour d'Appel ; il habite le hameau des Cours tandis que la marraine est Victoire-Aimée THOMAS qui réside à la maison du Clos à Musselin.

La deuxième cloche qui a pour nom **Benjamine** a été installée à l'occasion du jubilé sacerdotal du curé **Eugène MASSON**, dernier curé résidant. Elle fut bénie par Monseigneur Bontems, archevêque de Chambéry le 20 juin 1982. Fondue également chez Paccard, elle donne un son en si et pèse 320 kg. Sa marraine est l'Association de Gestion Paroissiale (1975-2012).

Jadis, avant la motorisation des cloches réalisée vers 1956, les sonneries étaient assurées manuellement à l'aide d'une corde par le curé ou le sonneur appelé *marguiller* dans certaines provinces de Savoie. Cet homme choisi avec l'assentiment du maire, habitait généralement à proximité de l'église et recevait un petit subside de la part du casuel de la paroisse. Lors des cérémonies privées telles que baptêmes, mariages ou sépultures et, en échange d'une bonne main, certaines familles avaient droit à des sonneries sans retenue ! Aussi, vers le milieu du XIXe siècle, il a fallu les réglementer strictement : « *Pour chaque baptême et mariage, on sonne une volée ; on ne sonne pas pour la baptême d'un enfant naturel, ni pour un mariage si les époux n'ont pas été sages (sic) ; on avertit de la mort de toute personne par un glas ; pour les enterrements, on sonne lorsque le corps arrive en cortège au hameau de Rouzan et, s'il vient de la Montagne, seulement lorsqu'il arrive à Saint-Grat. Toutes ces sonneries sont gratuites* ».

L'état de l'installation, du mécanisme et de l'horlogerie des cloches fait l'objet d'un contrôle annuel de maintenance. Ainsi, en 2008, la charpente porteuse ainsi que le plancher sommital du beffroi qui présentaient des signes de faiblesse, ont été refaits à neuf par la commune.

Le portail et l'entrée

Le galbe mouluré en ogive du portail d'entrée qui encadre le tympan est probablement d'origine (XIIIe – XIVE siècles). En effet, les coiffures des trois figures sculptées sont caractéristiques de cette époque. Il en est de même pour les deux colonnettes et leurs chapiteaux. Par contre, l'encadrement proprement dit de la porte, c'est-à-dire le linteau, les deux tableaux en pierre de pays et leurs corbeaux semblent être de construction beaucoup plus récente. Il est probable que ce tympan, nu actuellement, devait être garni jadis d'un ornement genre bas-relief, statue ou tableau. On distingue en effet, d'anciens trous de fixation sur le fond.

On pénètre dans l'église en traversant un tambour vitré sur armature métallique construit en 2007. Il a été réalisé d'après les plans de Monsieur Duchâteau, architecte et pris en charge à parts égales entre la commune et l'association paroissiale.

Le fond de l'église situé sous la tribune est éclairé par deux baies latérales ouvertes seulement au XIXe siècle. Celle au sud en 1870 et celle côté nord en 1873. Les chassis d'origine, simplement vitrés, ont été remplacés par des vitraux réalisés et offerts en 1975 par le maître-verrier de St-Baldoph, Marie-Pierre Delbecque. L'embrasure Nord laisse la place au très vieux bénitier en pierre dont l'usure et la patine du pourtour de la vasque témoignent de son ancienneté. Dans l'embrasure sud, une grande statue du Sacré-cœur offerte en 1881 par Monsieur Thomas, riche banquier à Toulouse, propriétaire à Musselin.

L'escalier en colimaçon qui permet d'accéder à la tribune a été construit et offert en 1975 par l'entreprise Piantoni. Il a remplacé un escalier en bois à limon rampant qui s'appuyait sur les murs d'angle de l'église. C'est en cette même année, lors de la réfection générale intérieure du bâtiment que la tribune a fait l'objet d'importants travaux : renforcement et traitement de la structure portante, construction des gradins et des bancs, remplacement du garde-corps métallique par une balustrade dont les éléments proviennent de l'ancienne table de communion déposée en 1962, et remplacement du vitrail de la rosace.

La nef : les traces du Moyen-Age

Lorsqu'on franchit le narthex en avançant dans la nef, le premier regard nous donne d'emblée toute la dimension du bâtiment d'une longueur de 28 m, d'une largeur de 7,50 m seulement et d'une hauteur de 10 m sous la clef de voûte. Les quatre travées en croisées d'ogive sont bien marquées par des arcs constitués de pierres grises du pays. Ils reposent chacun sur des corbeaux formant saillie sur les murs et sculptés à leur base de mascarons, étranges figures humaines dont le rôle, croit-on, était d'éloigner les mauvais esprits .

L'embrasure des baies laisse apparaître une épaisseur régulière des murs de 1,20 m.

Telles sont les caractéristiques générales de cette église depuis au moins 350 ans. Est-ce que l'église prieurale du Moyen-Age, après l'installation des religieux de Notre-Dame du Granier se présentait sous des proportions analogues ?

Compte tenu de la taille relativement modeste de cet édifice et de certains éléments architecturaux qui nous sont parvenus, on peut effectivement penser que l'emprise au sol et les bases du bâtiment ont bien leur origine dans cette époque située à la fin du XIIIe ou début XIVe siècle.

Pour satisfaire ses fonctions prieurale et paroissiale, l'église était alors partagée par un mur de 1 m de hauteur séparant les moines côté chœur des fidèles cantonnés dans la nef. Ce mur a perduré pendant des siècles puisqu'il n'a été démoli que dans les années 1830.

Seuls les procès-verbaux des visites pastorales des évêques, rédigés en latin, nous apportent quelques renseignements succincts sur l'état de l'église durant toute cette période médiévale.

- **le 2 mars 1340** : « *Le seigneur évêque vint au prieuré de Saint-Baldoph où il fut très bien accueilli par le prieur et ses moines. Il a constaté qu'il n'y avait pas de désordre dans l'église et qu'elle était bien tenue. Le samedi avant de repartir, l'Evêque entendit la messe et confirma de nombreuses personnes* ».
- **le 3 mars 1356** : « *Le seigneur évêque arriva au prieuré de Saint-Baldoph qu'il visita avec attention ; il constata que l'église était bien ordonnée et bien servie ; il a ensuite signé le compte-rendu* ».
- **le 13 mai 1399** : « *Le dimanche à l'heure des vêpres, Monseigneur vint au prieuré de Saint-Baldoph. Il visita l'église et donna la confirmation à environ 200 personnes. Il reconnaît que soit dans l'église, soit au prieuré tout y était en bon état. L'Evêque soupa et coucha au prieuré* ».
- **le 12 avril 1458** : « *L'Eglise paroissiale et le prieuré de Saint-Baldoph placé sous l'ordre de St-Benoît sont occupés par le prieur Amédée Meyneri, un moine, le curé et son vicaire. Après avoir fait ses dévotions devant l'autel, Monseigneur ordonna de réparer la porte de l'église endommagée par la foudre et de mettre une verrière à la rosace au-dessus de l'entrée. Il visita ensuite le logement du prieur, la grande salle qui fait office de sacristie ainsi que les autres parties du prieuré. Il fut très rassuré et adressa ses félicitations. Il confirma ensuite 182 personnes et enfin, avant de partir, il demanda que le clocher fut intégralement réparé dans un délai de trois années.* »

Témoins de cette période médiévale, les deux portes latérales situées au bas des escaliers du chœur. Elles servaient d'accès à l'église pour les religieux desservants avant la construction de la sacristie actuelle à la fin des années 1830. La porte de droite, à l'intention des prieurs et des moines, donnait directement dans la cour du prieuré. La porte de gauche, actuellement derrière l'orgue, était réservée aux curés qui l'utilisaient en venant depuis leur logement, l'actuelle maison Delbecque, qui a fait fonction de cure paroissiale jusqu'en 1833. En effet, le presbytère actuel, ancien prieuré, avait été vendu à un habitant du Mollard comme bien national pendant l'occupation française en 1794. La commune a dû le racheter 2400 livres. Après une remise en état, elle l'affecta au curé et abandonna l'ancienne cure.

Il est fort probable que l'église et le prieuré devaient posséder bien des documents, registres et livres sur la vie de cette communauté et l'histoire des bâtiments durant tous ces siècles. Mais tout a disparu en 1742 lors du pillage et de la profanation de l'église perpétrés par les Espagnols dans les derniers jours de cette même année.

Le témoignage d'un prieur

Tout au long de ces quelques siècles d'existence, le prieuré de St-Baldoph était placé sous la houlette de prieurs commendataires. Ces personnages, laïcs ou religieux étaient nommés par l'autorité ecclésiastique. Cette fonction de prieur était avant tout une distinction honorifique dont ils tiraient bénéfice. En effet, le prieuré n'était pas leur lieu de résidence principale mais ils en percevaient personnellement les revenus et ne se chargeaient la plupart du temps, que des affaires temporelles de la communauté.

Quelques noms de prieurs nous sont parvenus :

En 1361 : Jacques de Montmailleur devenu Abbé de St-Rambert
En 1458 : Amédée Meyneri
En 1494 : Georges Palluel
En 1620 : Jean-Louis Lambert d'Arenthon
En 1673 : Bertrand, abbé de la Pérouse, célèbre prédicateur
En 1697 : Bertrand de Villard-Rosset
En 1715 : Jean de Barate de Sainte-Agnès
En 1730 : Jean-François Deville qui fut dernier prieur

Un de ces prieurs nous a laissé un témoignage par ses armoiries gravées dans la pierre. Cette représentation héraldique figure en effet au sommet d'un contrefort extérieur de la façade Nord, il est daté de 1642. Le même blason apparaît également à l'intérieur de l'église daté de 1641. Jusqu'à la fin des années 1960, ce tableau gravé se trouvait tout au sommet de l'ogive du mur d'abside, au-dessus du vitrail central.

A l'occasion des travaux de ravalement des murs du chœur, et pour une meilleure mise en évidence, cette pierre a été déposée puis rescellée à son emplacement actuel, sous le chapiteau d'appui de l'arc, côté droit entre la troisième et la quatrième travée. Ces armoiries appartiennent au Révérend Jean Louis Lambert d'Arenthon. Elles se définissent officiellement « *d'azur à deux heaumes d'argent affrontés en chef et un croissant d'or en pointe* ».

Ce personnage, primicier de la collégiale de la Roche en Faucigny avait, en plus de St-Baldoph, la charge du prieuré de Scarnafis en Piémont, et celle du prieuré de Burdignin en Chablais.

Chevalier de l'Ordre des Saint-Maurice et Lazare, il résidait le plus souvent à Turin auprès du Duc Charles-Emmanuel 1^{er} dont il était l'aumonier. Il mourut le 20 août 1646. De par ses fonctions, Jean-Louis Lambert d'Arenthon était assurément un homme fortuné. Il avait la réputation d'être très attentif et généreux envers les congrégations placées sous son autorité. Concernant Saint-Baldoph, le pillage de 1742 a fait disparaître toute trace de documents relatifs à des travaux de restauration qui auraient pu être effectués sur l'édifice. Cependant, ces armoiries situées à des emplacements privilégiés, traduisent indubitablement l'implication majeur de ce prieur dans l'histoire de notre église. Elles sont la manifestation visible de l'hommage qu'on a voulu lui rendre en reconnaissance, certainement de travaux de restauration, de consolidation et d'embellissement des parties hautes et de la voûte du bâtiment au début de ces années 1640.

Le Sac de 1742

C'est un conflit à l'échelle européenne, la guerre de succession d'Autriche qui amena l'armée d'Espagne sous les ordres de l'Infant Don Philippe, 2^e fils de Philippe V, à entrer en Savoie depuis Chapareillan le 19 décembre 1742.

Après avoir pris le château d'Apremont, puis pillé et incendié l'église de ce village, les Espagnols arrivèrent à St-Baldoph où ils saccagèrent toutes les maisons. Ils s'en prirent ensuite à l'église

paroissiale, mais laissons le soin au révérend DE SIRACE, ancien archidiacre d'Aix, sacristain de St-Baldoph et témoin oculaire de ce triste évènement de nous en faire la narration :

«Les Espagnols eurent l'audace et la témérité de forcer les portes de l'église, d'enlever les vases sacrés, de profaner les saintes hosties, d'emporter tous les ornements de l'église, linges, livres et autres, servant aux ministères des saints autels. Non contents de cette déprédation, ils entrèrent dans la maison presbytérale du révérend Joseph Bouvier, curé, pour lors de ladite paroisse, d'où ils enlevèrent tous les registres de baptêmes, mariages et sépultures et autres titres. Ils réduisirent ledit curé par le pillage et le saccagement à mener une vie peu conforme à son état.....il est inouï de voir qu'un prince catholique, roi d'Espagne, portant un titre si glorieux ai souffert des désordres de son armée si scandaleux et abominables.....ce qui a duré huit jours entiers à savoir dès le 21 décembre 1742 jusqu'au 28 jour des saints innocents..... telle était la vérité. J'ai cru devoir laisser à la postérité et particulièrement à nos curés à venir, la mémoire des beaux exploits de l'armée d'Espagne en l'an 1742. »

Qu'est devenu de butin de guerre ? Il n'est, sans doute, jamais parvenu en Espagne, mais plus sûrement dispersé ou vendu pour les besoins de la troupe car les Espagnols occupèrent le duché jusqu'en 1748.

Cet épisode malheureux de l'histoire de St-Baldoph a, hélas, effacé définitivement,, plusieurs siècles d'archives dont le contenu nous serait bien utile aujourd'hui.

L'église ayant été mise à sac et profanée, elle n'était plus apte à abriter les services divins. C'est la Chapelle de Saint-Grat assez vaste pour recevoir une trentaine de personnes qui servit de lieu de culte jusqu'à la fin avril 1743, date à laquelle l'église fut « *réconciliée* » par l'Evêque de Grenoble, doyen du Décanat de Savoie, Monseigneur Jean de Caulet.

Le Curé Vaisselet

Au début de l'année 1751, le curé **Charles VAISSELET** est installé à St-Baldoph pour succéder au curé Joseph Bouvier. Ce personnage éminent, docteur en théologie et professeur au collège royal de Chambéry, resta en fonctions jusqu'à sa mort en 1783. Son souvenir nous est familier, puisque c'est le seul religieux enterré dans l'église dont l'emplacement de la tombe est signalé par une dalle sépulcrale gravée à son nom au pied des gradins du chœur. Dans ses notes qui nous sont parvenues, il nous dit que les premières années de son ministère furent consacrées à la remise en état de l'église dont l'ensemble des murs furent blanchis. Il acheta et fit refaire plusieurs objets de culte et s'attacha à rassembler de nombreuses reliques très anciennes que les Espagnols n'avaient pas emportées. Il les plaça dans le bras reliquaire de St-Baldoph et mit le tout avec une « *déclaration pour l'avenir* » dans le sépulcre enterré sous le maître autel.

En 1758, le curé VAISSELET eut le plaisir de recevoir l'évêque de Grenoble, en visite pastorale dans le Décanat de Savoie. Sous sa plume, il nous décrit le rituel plein de déférence et d'honneur qui était en usage à l'époque pour accompagner un tel évènement :

« Monseigneur est arrivé au presbytère de St-Baldoph le 4 juillet 1758 sur les neuf heures et demi du matin au carillon et son des cloches. Le peuple est sorti de l'église, cinq pénitents, l'un portant

la Croix, les autres le dais, sont venus le prendre à la porte du presbytère d'où il a été conduit par les grands degrés à l'église. Les prêtres en procession derrière la croix et devant le dais chantant le Veni Creator. Arrivé à la porte de l'église, je lui ai présenté de l'eau bénite. Arrivé au bas de l'autel, il a dit l'oraison de l'Esprit Saint et a fait un petit discours au peuple qui était rentré après lui. Il a ensuite commencé le sacrement de confirmation et comme il y avait 29 ans qu'il n'avait pas fait de visite dans le Décanat, il a confirmé trois cents personnes dont deux cent septante cinq de cette paroisse. Il a donné la bénédiction du Saint Sacrement, on a chanté le Libera me. Venu avec la croix des morts, vers la croix de pierre du cimetière, il a fait une absoute générale pour les défunts. De là, il s'est retiré au presbytère où il a signé les registres. J'ai donné à dîner à mes frais à sa Grandeur et à sa suite avec bien du plaisir..... ».

Les Chapelles

La Chapelle du Rosaire, encastrée dans le mur nord de l'église, à la hauteur de la deuxième travée, date du milieu du XVIIe siècle. Y était exposée une statue de la Vierge en bois doré qu'on portait en procession et qui a été remplacée en 1868 par la statue de Notre-Dame du Rosaire, achetée par le Curé Martin grâce à un don anonyme de 100 Francs.

Le grand tableau « **L'Adoration des Bergers** », au-dessus de l'autel est l'œuvre de **Bruno PERINO**, peintre Sambardolain. L'artiste l'a réalisé et offert à l'église à l'occasion des travaux de restauration de 1975.

Faisant face à cette chapelle, il en existait une autre dédiée à St-Claude. Entièrement restaurée en 1830, elle disparut en 1890 avec l'ouverture du mur de l'église soutenu par l'arc en plein cintre, en pierre de molasse et l'agrandissement de l'église par la création d'une chapelle placée sous le vocable de Saint-Joseph. Cette opération a coûté 3000 Francs or de l'époque. En 1975, cette chapelle est isolée de l'église par la création d'une cloison vitrée pour former l'actuelle salle Saint-François.

C'est en cette même année qu'a été mis en place sous cet arc, le tableau dit de Saint-Baldoph, accroché jusqu'alors sous la rosace de la tribune. D'un artiste inconnu du XVIIIe siècle, ce tableau, de bonne qualité picturale, comporte cependant une note d'anachronisme évident : le saint abbé est représenté en habit de l'époque, alors qu'il vécut au IVe siècle. Restaurée en 1984 par les soins de la commune, cette toile est inscrite à l'inventaire des objets classés par un arrêté préfectoral du 6 juin 1990.

Le sol – Le chemin de croix

Le plancher actuel de l'église ainsi que l'allée centrale de la nef ont été refaits à l'initiative du Curé Eugène Masson au début des années 1960. A cette occasion, une bouteille contenant une note explicative et quelques documents a été enterrée à proximité du côté droit de la Chapelle du Rosaire.

Auparavant, le sol était constitué de larges planches de châtaigniers disjointes mises en place en 1830, tandis que de grandes dalles de pierres inégales formaient l'allée. Dans les siècles

antérieurs, l'ensemble de la nef, comme le chœur actuel, était dallé de pierres, et il n'y avait dans l'église ni bancs, ni chaises. Certaines personnes âgées apportaient elles-mêmes leurs tabourets. Il existait cependant le long des murs, de grosses poutres de bois sur lesquelles les fidèles pouvaient s'asseoir.

Les premiers bancs furent installés par le curé Ducruet en 1830. Ils n'ont été remplacés que vers 1960 par les bancs confortables que nous connaissons qui sont l'œuvre de Monsieur Ange Mori, menuisier sambardolain.

- Les tableaux du Chemin de Croix, dont cinq exemplaires ornaient naguère le chœur, ont été accrochés suivant les emplacements actuels en 2002 après les travaux de peinture. Sans grande valeur artistique, ils ont été installés et bénis le 4 octobre 1846 par le Père Abbé de l'abbaye d'Hautecombe, Dom Charles Gotteland, natif de St-Baldoph.

Les Maître-autels

Le premier autel, dont une vague description nous est parvenue, a du être édifié vers le milieu du XVIIe siècle. Il était constitué de plusieurs gradins en bois, de style baroque. Situé au centre du chœur, il libérait ainsi un espace à l'arrière qui servait de sacristie. Au début du XIXe siècle, cet autel présentait des signes de vétusté avancée. Se posa donc la question de le réparer ou de le remplacer. C'est alors qu'advint, à point nommé, un don salvateur : par testament du 7 octobre 1829, une riche paroissienne, Madame Charlotte Marguerite Domenget légua à la fabrique une somme de 1000 livres à utiliser expressément à la réfection de l'autel ou à la construction d'un nouveau. Après mûres réflexions, c'est la deuxième solution qui fut retenue.

En 1836, ce vieil autel baroque est démonté. Le curé Plattet vend pour 60 livres, une cinquantaine de statuette qui le garnissaient. Seuls sont gardés, les quatre bustes reliquaires, conservés aujourd'hui dans les niches latérales du chœur.

On entreprend alors la construction d'un nouvel autel situé en élévation de deux marches mais plus près du mur d'abside. Il est en maçonnerie. Le tabernacle est au centre de deux rangs de gradins. Le tout est en parement de marbre gris veiné, rehaussé par des parties – corniches et montants latéraux de la façade – en marbre jaune ocre de Vimines. Ce nouvel autel a coûté la somme de 1392 livres. C'est à cette époque que fut construite aussi, la sacristie actuelle.

Pour répondre favorablement aux consignes du Concile Vatican II : application de la nouvelle liturgie et célébration face au peuple, le curé MASSON prend l'initiative en 1969, de remplacer l'autel du XIXe siècle par l'autel que nous connaissons aujourd'hui. Entièrement en granit, il est édifié à nouveau au milieu du chœur par deux artisans marbriers locaux. Au centre de la table, sont incorporées les reliques de Sainte Félicité, martyr, de Saint François de Sales et de Sainte Jeanne de Chantal.

Sur le montant central, est gravée la représentation d'un Chrisme. Ce monogramme représente les deux premières lettres du mot Christos en grec (Khi X et rho P). Une tradition très ancienne attribue ce chrisme à une vision qu'aurait eu en songe **l'Empereur Constantin** et qui lui aurait

permis de gagner la bataille de Milvius sur le Tibre en 312. « *Tu vaincras par ce signe* ». Cet autel fut consacré » par Monseigneur Bontems, archevêque de Chambéry le 20 février 1977.

Le Choeur

Le chœur est éclairé par les trois verrières de l'abside. Sur le vitrail central : **une représentation riche en couleur du Bon Pasteur**, œuvre du peintre-verrier Lyonnais **Pagnon** en 1863. Le curé Martin fait agrandir ces baies de un mètre environ vers le bas à cette occasion. Les deux autres verrières en grisaille de la façade sud sont réalisées en 1975 par **Marie-Pierre DELBECQUE** en remplacement d'anciens vitraux identiques reconnus fragiles et en mauvais état.

- Le grand crucifix en fonte dorée se trouvait dans le parc de la maison du Bon-Pasteur de Chambéry. Installé ici en 1969, après la reconversion de cet établissement, il a été rehaussé en 2002.
- La statue de la Vierge à l'enfant provient de l'atelier de sculpture des Sœurs de Bethléem à Pugny-Chatenod. Elle a été achetée par l'Association paroissiale pour la somme de 3940 € en 2002. C'est une copie de Notre-Dame de la Santé, statue du XIIIe siècle de la cathédrale de Pontoise qui était invoquée lors des épidémies de peste. On remarquera son caractère particulier : en effet, les personnages ne sont pas présentés faisant face aux fidèles, mais de profil, la mère et l'enfant se regardant les yeux dans les yeux. Cette représentation originale et rare vise à renforcer l'expression du lien qui unit Marie à son fils.
- Le baptistère en pierre qui supporte la statue de la Vierge avait jadis sa place au fond de l'église. Sa vasque moulurée rappelant une coquille Saingt-Jacques est très ancienne (XIIIe ou XIVe siècle) ; par contre, le pied paraît beaucoup plus récent (XVIIe ou XVIIIe siècle).
- Le tabernacle installé à cet emplacement en 1969 comporte des éléments en marbre jaune ocre provenant de l'ancien autel et disposés encadrement autour de la porte.
- Les deux niches latérales d'origine médiévale avec leurs arcs d'ogive, condamnées probablement dans les siècles passés, ont été redécouvertes lors des travaux de ravalement des murs du chœur à la fin des années 1960. Les murs de la nef n'ayant pas subi de décrépissage, il est permis de penser qu'ils recellent d'autres vestiges architecturaux de l'église primitive seraient cachés sous les couches de crépis au cours des âges.

Le blason d'abbé que l'on remarque en fond de la niche de droite est daté de 1650. Orné » d'un cep de vigne à senestre, d'un soleil et d'abeilles à dextre, il est coiffé d'un chapeau à cordons entrelacés de deux houppes. C'est assurément la propriété du prieur de cette époque.

Ces deux niches ont été équipées dans les années 1990 de portes garnies d'un vitrage de sécurité. Elles sont, de ce fait, aptes à préserver les divers objets qui y sont installés :

- un lutrin d'autel en bois de 1628 inscrit à l'inventaire du mobilier classé.
- Les quatre bustes reliquaires en bois doré provenant de l'autel baroque démoli en 1836 : Saint-François de Sales, Saint Victor, Saint Clément et un anonyme. Ces bustes également classés ont subi un traitement de désinsectisation et de conservation au début des années 2000.
- Deux ostensoirs dont le plus grand est l'œuvre d'un maître orfèvre lyonnais du XIXe siècle.
- 2 calices ouvragés du XIXe siècle.
- Une statue en bois polychrome du XVIIe siècle de Saint-Sébastien, seul vestige de la Chapelle de St-Grat, démolie vers 1807 et placée également sous les vocables de Saint-Roch et Saint Sébastien, restaurée en 2003.
- Un grand crucifix en métal doré du XIXe siècle qui était placé au-dessus du tabernacle de l'ancien autel.
- 2 petits reliquaires métalliques sur pieds, dont l'un contient une relique de Saint-Anhelme de Chignin
- 1 encensoir ancien.

Dans la sacristie, outre les vêtements et objets liturgiques usuels sont conservés :

3 grands livres :

- MISSALE ROMANUM de 1675
- GRADUALE ROMANUM JUXTA MISSALE de 1730, restauré en 2003
- ANTIQUITATES ITALICAE MEDI Aevi – tomus secundus de 1739

Une bannière représentant Saint Baldoph, d'après la fresque de la basilique d'Ainay, brodée à l'occasion du Jubilé Chrétien de 2000. Elle a fait l'objet d'un pèlerinage à Rome cette même année et a reçu la bénédiction papale de Jean-Paul II.

EPILOGUE

A l'image de Saint-Benoît, dont ils suivaient la règle, ces religieux du prieuré devaient mener une vie simple, équilibrée entre la louange à Dieu et le travail manuel en conservant avec leur saint patron le lien de l'hospitalité.

Au Moyen-Age, la construction de l'église s'est faite à l'image de cette communauté : modeste, mais assez vaste cependant pour accueillir le clergé et les paroissiens, sans richesse et sobre dans son architecture.

On a vu que, tout au long des siècles, ce bâtiment a bénéficié de transformations, d'aménagements et d'améliorations en fonction des nécessités du moment. Les prieurs et les vicaires qui se sont succédés puis les responsables municipaux ont mené ces opérations avec le souci de préserver la structure et le gros-œuvre d'origine.

Notre vieille église a pu ainsi échapper aux reconstructions ou agrandissements néo-gothiques plus ou moins réussis dont ont fait l'objet nombre de lieux de culte au XIXe siècle. En se laissant visiter dans sa simplicité et son authenticité, elle veut cependant garder quelques secrets en ne dévoilant pas quelques pages mystérieuses de son histoire. C'est cette originalité qui lui confère son caractère et son charme.

Puissent les responsables à venir, continuer à œuvrer à la sauvegarde et à la protection de cet édifice, et pérenniser ainsi, pour les générations futures, la transmission d'un héritage architectural remarquable pour la commune..

SOURCES :

Ce petit fascicule a été réalisé grâce aux renseignements trouvés dans les :

- Archives de l'Association de Gestion Paroissiale
- Archives de la paroisse
- Archives de la commune
- Chroniques du Curé Martin
- Notes du Curé Vaissélet
- Notes du Curé Gerbelot
- Evêchés de Maurienne, de Tarentaise et de Grenoble